

Les écritures contemporaines de l'enquête

Une littérature en quête de réel



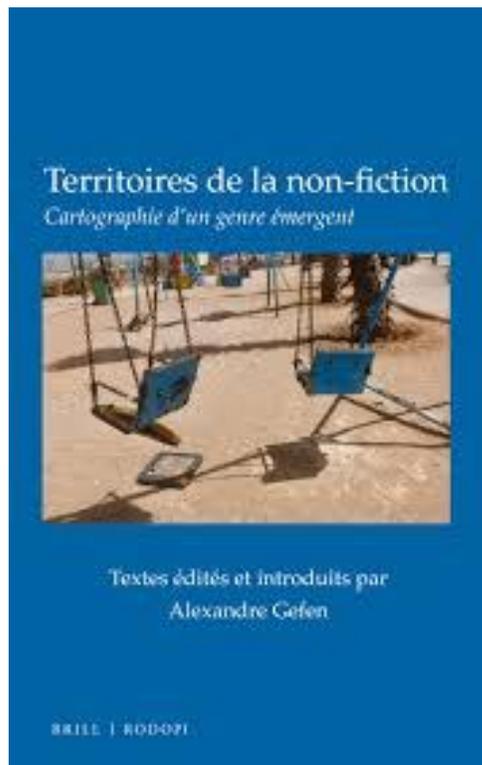
L'« âge de l'enquête » : c'est la formule d'Émile Zola qui décrit là un XIXe siècle emporté par une fièvre d'investigations et de déchiffrements. Une formule d'actualité au XXIe siècle, au moment où s'ouvre un nouvel âge de l'enquête : les écrivains contemporains investissent à nouveaux frais le terrain social, à la croisée du reportage, des sciences sociales et du roman noir.

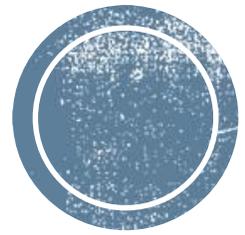
C'est cette passion renouvelée du réel que je voudrais saisir ici, à travers les gestes de l'enquête. S'étonner, explorer, collecter, restituer, poursuivre, suspendre : cette liste ouverte d'opérations concrètes, de pratiques et d'expérimentations dessine le cheminement même de l'enquête. Elle dessine également les moments d'une dynamique, inlassable et inachevable, qu'empruntent aujourd'hui les écrivains pour élucider, nommer et raconter l'épaisseur du monde, en donnant voix aux vies silencieuses. Cette obsession de l'enquête, je la traque à mon tour depuis le XIXe siècle jusqu'à aujourd'hui, dans une littérature qui s'invente aux franges des disciplines - d'Emmanuel Carrère à Jean Rolin, d'Ivan Jablonka à Hélène Gaudy, d'Emmanuelle Pireyre à Patrick Modiano, de Philippe Artières à Kamel Daoud, de Philippe Vasset à Svetlana Alexievitch.

Il m'a semblé, chemin faisant, que cette littérature du réel s'écrivait dans le sillage de Georges Perec. Ses dispositifs inventifs, minutieux et critiques sont autant d'instruments d'exploration, qui font de la littérature un protocole de savoir et un outil de connaissance intime.

Un nouvel âge de l'enquête







Une faim de réel

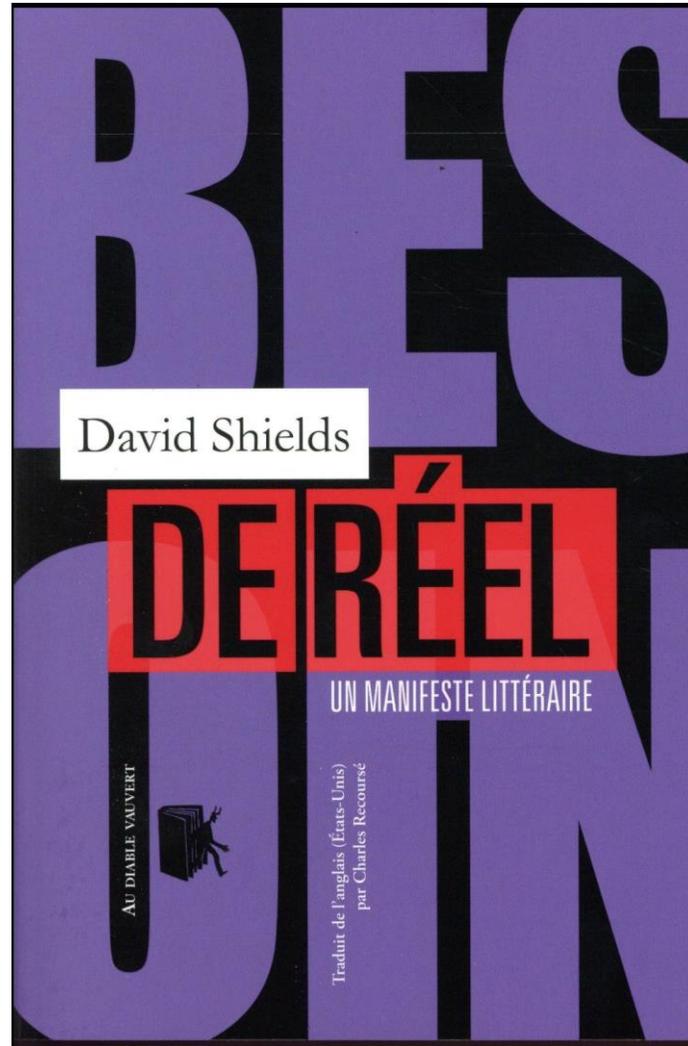




***Le Retour du
réel,
Hal Foster***

2005





Besoin de réel,
David Shields



« Cette insistance sur l'enquête est l'une des formes extérieures que prend un trouble plus général et plus profond qui a pour objet la réalité elle-même. D'un côté, la réalité ne s'est sans doute jamais présentée de façon aussi organisée, aussi robuste et, par là, aussi prévisible que dans les sociétés occidentales modernes. Mais, d'un autre côté, et peut-être pour les mêmes raisons, sa fragilité, ou ce que l'on suspecte être tel, surgit au premier plan et semble susciter une inquiétude sans précédent. »

Luc Boltanski, *Enigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*

Une faim de réel



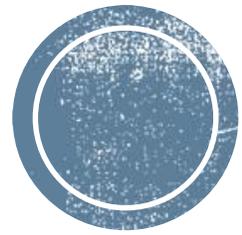
Festival de littérature contemporaine
27 février – 1^{er} mars 2020

Effractions



La Bibliothèque publique d'information a le plaisir d'inaugurer son festival de littérature contemporaine Efracctions. Le festival met en lumière les auteurs qui font l'actualité littéraire et dont les œuvres donnent matière à penser le lien entre littérature et réel. Ancrés dans le présent, brouillant les genres et les étiquettes, les invité.e.s d'Efracctions explorent la porosité de la frontière entre réalité et fictions du temps présent.





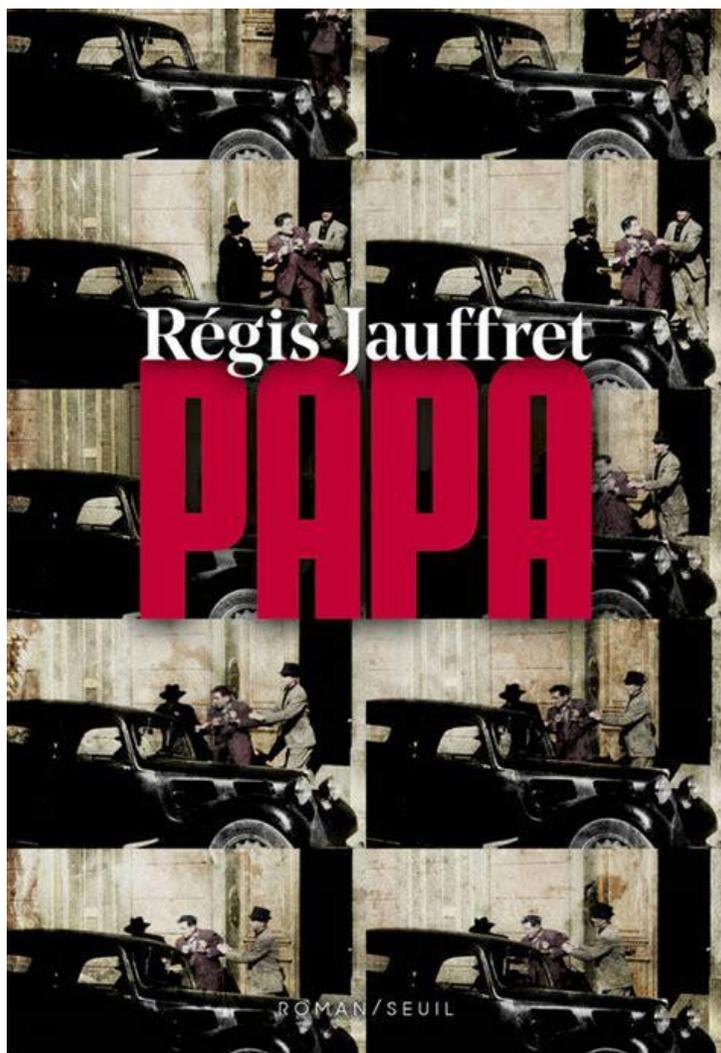
Formes du récit d'enquête



Formes du récit d'enquête

1. Restitutions biographiques
2. Parcours géographiques
3. Collectes polyphoniques





I. Restitution biographique

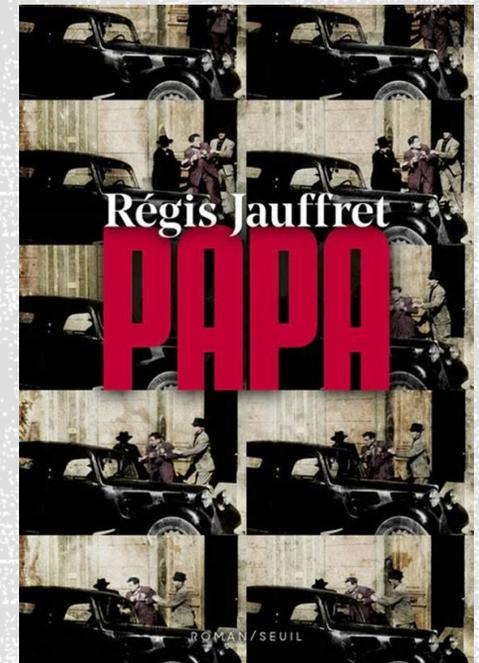


19 septembre 2018, vingt-deux heures à peu près, je suis posé sur mon canapé, la télévision est allumée, diffusant un documentaire intitulé *La Police de Vichy*. Je vois apparaître l'immeuble marseillais du 4, rue Marius-Jauffret où j'ai passé toute mon enfance. Ma mère a vécu là jusqu'à son départ en maison de retraite deux ans plus tôt. J'ai vidé son appartement fin décembre.

Le temps de bloquer l'image, l'immeuble a disparu. Je reviens en arrière. Je reconnais jusqu'aux pavés en céramique du hall d'entrée qu'on distingue dans la pénombre. Une séquence de sept secondes. Deux gestapistes sortent de l'immeuble avec un homme menotté. Ils le traînent jusqu'à une Citroën traction avant. Un troisième homme est au volant. Avec leurs costumes bien coupés, leurs impeccables chapeaux ils semblent sortis d'une fiction. La scène est un champ-contrechamp. Au début de l'action la caméra est plantée face à l'immeuble, la fin est filmée depuis le trottoir. Les gestapistes parquent, en font beaucoup trop, même pour des acteurs amateurs. D'après le commentaire nous sommes en 1943, quelques mois après l'invasion de la zone libre par les nazis.

- Dans la famille personne n'a jamais fait mention de cette arrestation.

Restitution biographique



J'envoie toutes les images à plusieurs de mes cousins. Une cousine octogénaire habitait à cette époque au rez-de-chaussée dont on voit à l'écran les volets clos.

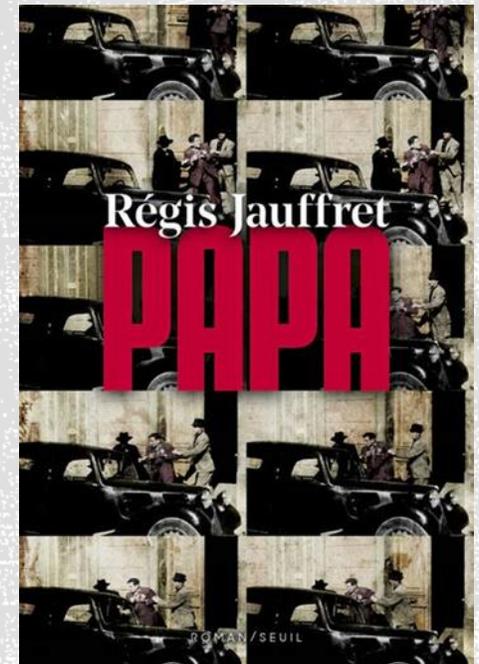
-J'avais cinq ans.

Elle ignore tout de cet événement. Je visionne à l'infini la séquence. L'homme menotté est terrorisé. Un homme jeune, voûté, lèvres inférieures pendantes, replié sur lui-même comme un qui a pris des coups et en attend d'autres. Avec son nez imposant à la Gérard Depardieu il ressemble à mon père décédé trente et un ans plus tôt. En agrandissant je reconnais ses traits. Il a le même visage que sur une photo de l'immédiat après-guerre où il apparaît à la terrasse d'une villa inconnue aux côtés de ma grand-mère et de son frère aîné mais la peur lui donne avec quarante années d'avance la voussure et la mimique que l'âge lui infligera.

-La réalité me nargue.

Moi, le conter, le raconteur, l'inventeur de destinées, il me semble soudain avoir été conçu par un personnage de roman.

Restitution biographique



La première fois que j'ai entendu parler de Thomassin, c'était par une directrice de casting avec qui il avait travaillé à ses débuts d'acteur. Elle m'avait montré quelques-unes des lettres qu'il lui avait envoyées de prison. Quand il a été libéré, je suis allée le voir. Routard immobile, Thomassin n'aime pas bouger hors de ses bases. Il faut se déplacer. Je lui ai précisé que je n'écrivais pas sa biographie, mais un livre sur l'assassinat d'une femme dans un village de montagne, affaire dans laquelle il était impliqué. Mon travail consistait à le rencontrer, lui comme tous ceux qui accepteraient de me voir.

L'inconnu de la poste

**Florence
Aubenas**

**L'inconnu
de la poste**



Éditions de l'Olivier

Emma Becker
La Maison



II. Parcours géographique

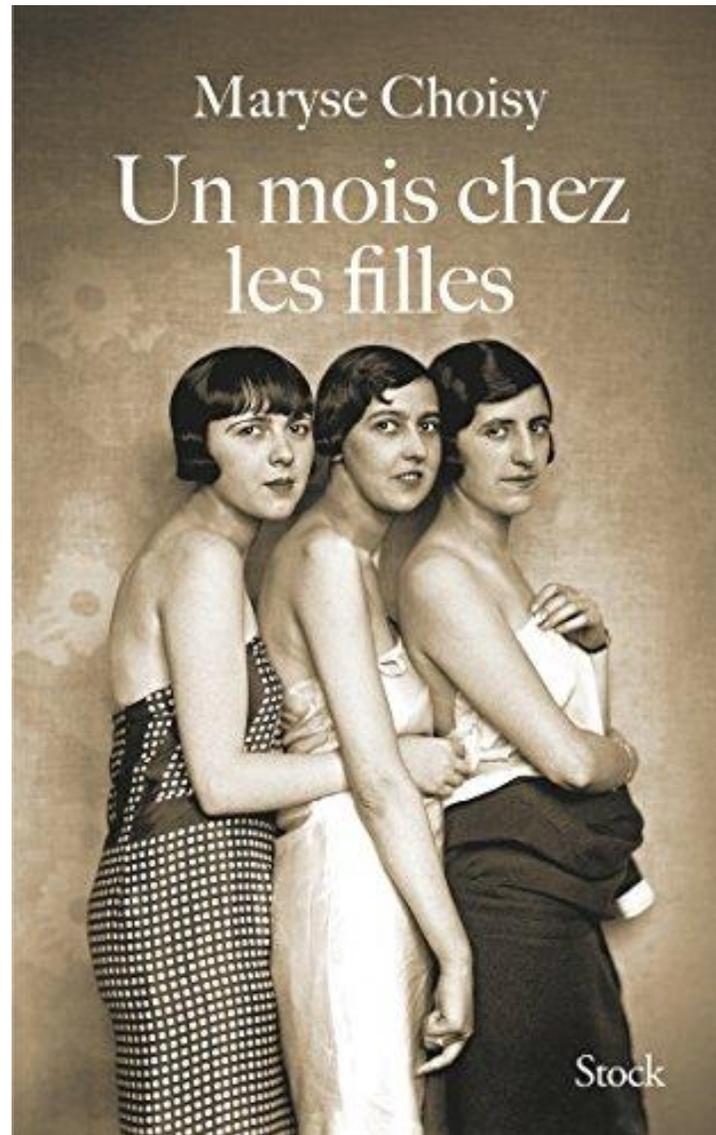




Une littérature d'immersion

1887





Une littérature d'immersion

1928





Une littérature d'immersion

2010



Florence AUBENAS



Née le 6/02/81

92 Rue d'Augé
14000 CAEN

fabenas.f@gmail.com

MES QUALITES :

*Bonne présentation
Consciencieuse / Ponctuelle
Bon relationnel / Esprit d'équipe*

MES ATOUTS

*Mobile (Permis B+véhicule)
Disponible (jours, nuits et week-ends)*

EXPERIENCES PROFESSIONNELLES

Agent de Propreté

- > Entretien de bureaux : poussières, corbeille, aspiration, toile
- > Entretien de magasins : ramassage des papiers, balayage humide
- > Nettoyage des sanitaires

Serveuse en Restauration – 2 ans

Divers brasseries et salons de thé sur Paris

- > Dressage/ débarrassage des tables



Il faut que je me souviene de tout. Il faut qu'il y ait, quelque part, une description précise de ce qu'était la Maison et que cette description fasse naître irrésistiblement des images - les plus proches possibles de vérité. Bien que, en fin de compte, l'exactitude importe peu. Et s'il me faudra quelque talent pour recomposer l'agencement des pièces et la couleur des rideaux, je suis surtout préoccupée par la façon d'expliquer l'âme de cet endroit, cette tendresse flottante qui rendait le mauvais goût splendide. Pas besoin de beaucoup de mots; les bons suffiraient. Un écrivain correct y parviendrait en dix pages. J'en ai déjà écrit deux cents et pas une fois il me semble avoir approché ce qui m'intéresse vraiment - la seule chose intéressante. Je prends le sujet sous des milliers d'angles différents et chaque fois il m'échappe, me laissant la tête plus vide encore d'avoir été un instant si pleine.

Lorsqu'on arrive en métro, comme c'était le cas pour beaucoup de filles et de clients, il faut remonter la grande rue en fixant toujours le clocher de l'église. [...]

Parcours géographique



Je ne sais trop quoi faire de ces petits riens de la vie quotidienne dans un bordel. Je ne vois pas dans quelle histoire les intégrer sinon dans la mienne. Il doit y avoir un moment dans la vie de tout écrivain où il aimerait pouvoir dessiner. Ces images auraient plus de poids, posées comme ça sur une feuille blanche, à petits coups précis, aériens, de feutres et de pinceaux. Il y a des minutes si légères dans une vie humaine, des grâces si brèves que les mots pourraient uniquement les alourdir. Parfois il faudrait être Reiser, Manara, ce serait l'idéal.

Ma tête est pleine à craquer de ces joyaux ; et je ne peux pas les raconter autrement que comme ça, en les juxtaposant au hasard, dans l'espoir que cette page en restitue la joliesse. Peine perdue.

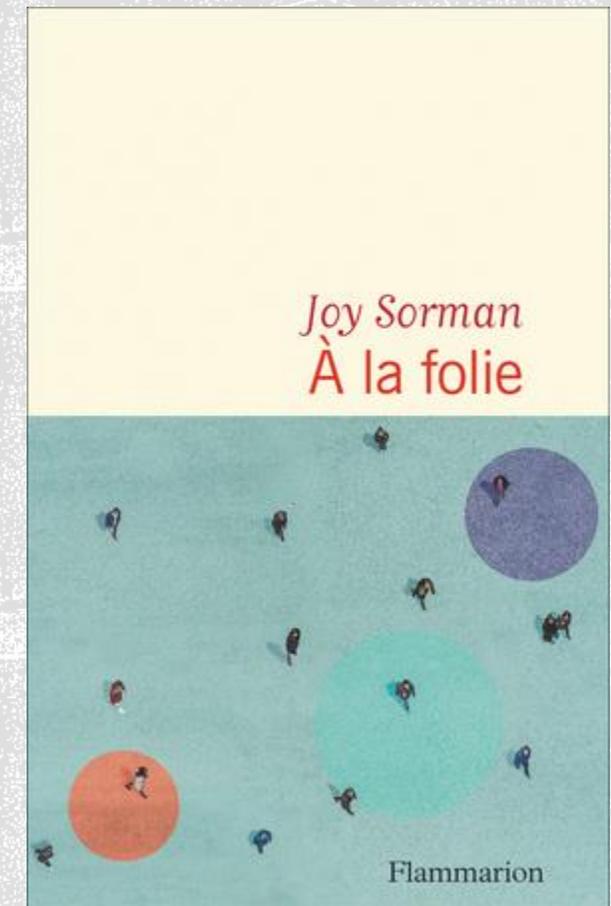
Parcours géographique

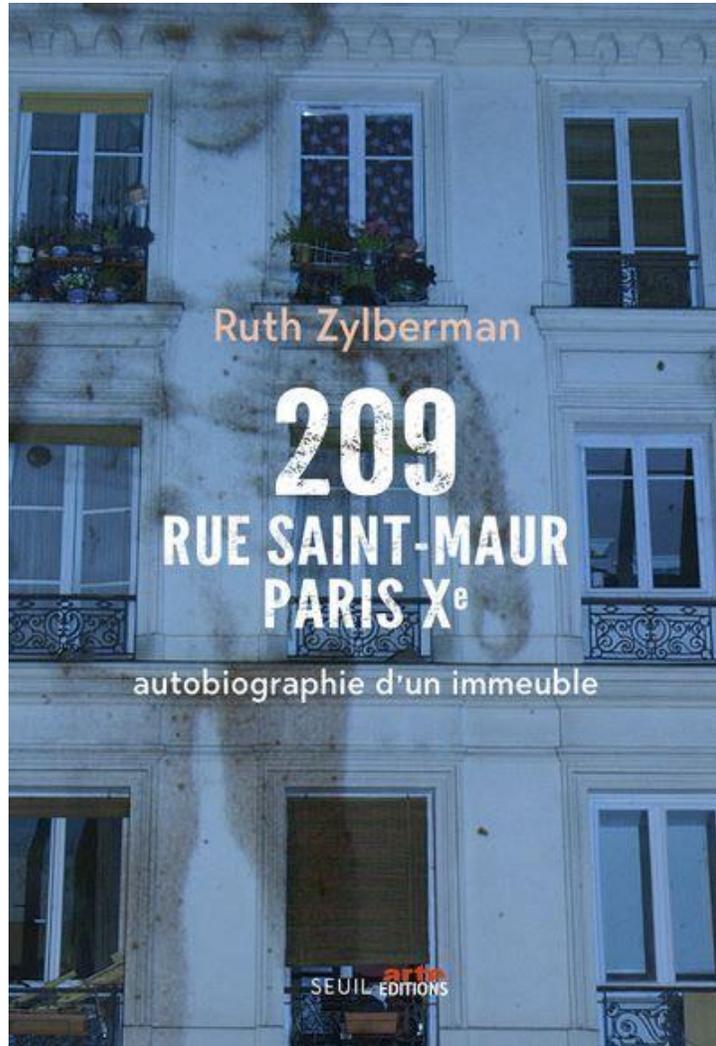


« Ce jour-là j'ai compris ce qui me troublait. Peut-être moins le spectacle de la douleur, de la déraison, du dénuement, que cette lutte qui ne s'éteint jamais, au bout d'un an comme de vingt, en dépit des traitements qui érodent la volonté et du sens de la défaite, ça ne meurt jamais, c'est la vie qui insiste, dont on ne vient jamais à bout malgré la chambre d'isolement et les injections à haute dose. Tous refusent, contestent, récusent, aucune folie ne les éloigne définitivement de cet élan-là. »

Durant toute une année, Joy Sorman s'est rendue au pavillon 4B d'un hôpital psychiatrique et y a recueilli les paroles de ceux que l'on dit fous et de leurs soignants. De ces hommes et de ces femmes aux existences abîmées, l'auteure a fait un livre dont Franck, Maria, Catherine, Youcef, Barnabé et Robert sont les inoubliables personnages. *À la folie* est le roman de leur vie enfermée.

A la folie



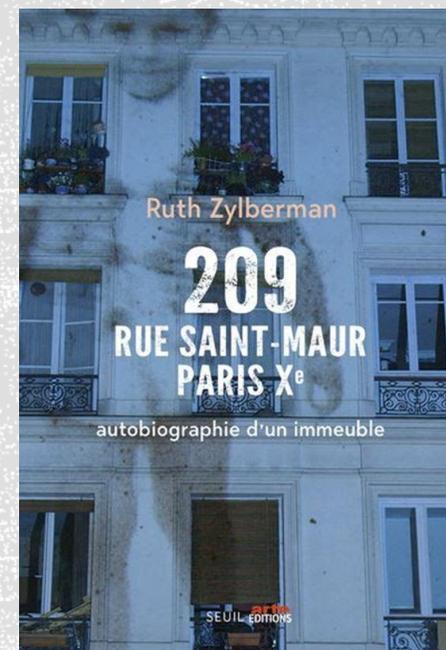


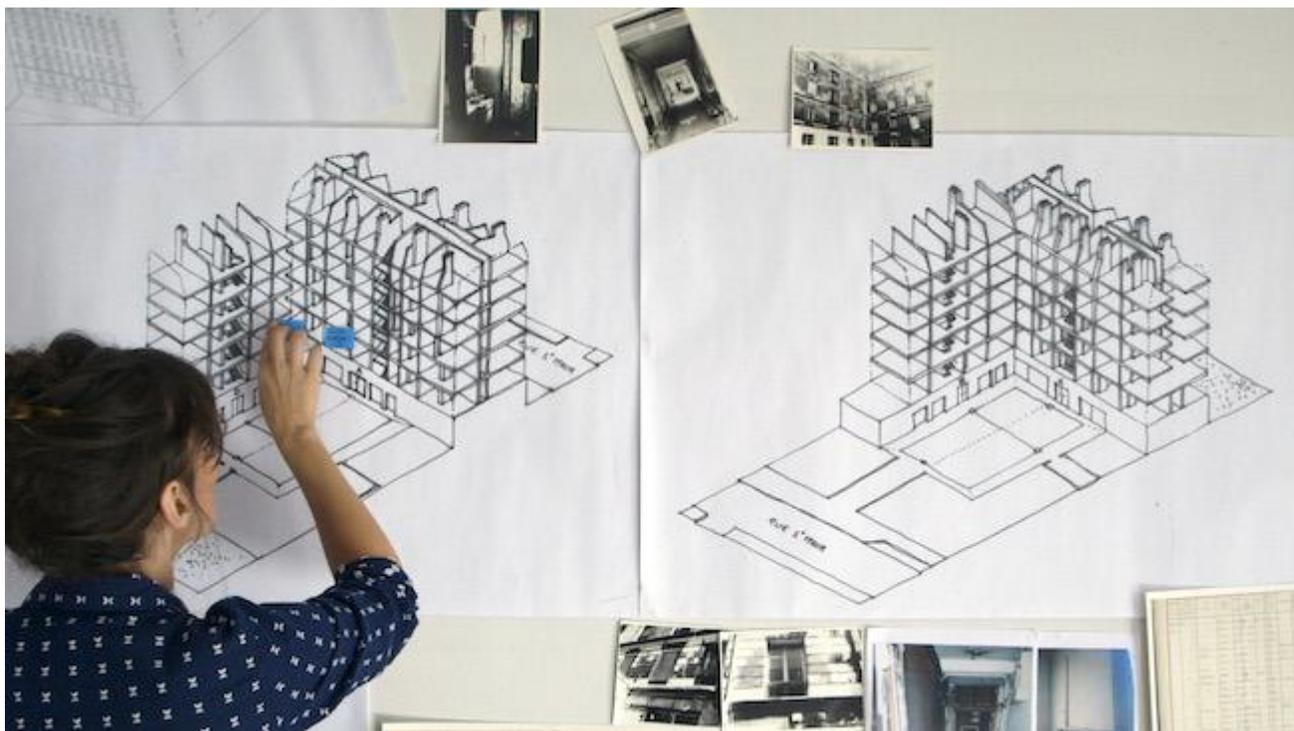
III. Collectes polyphoniques



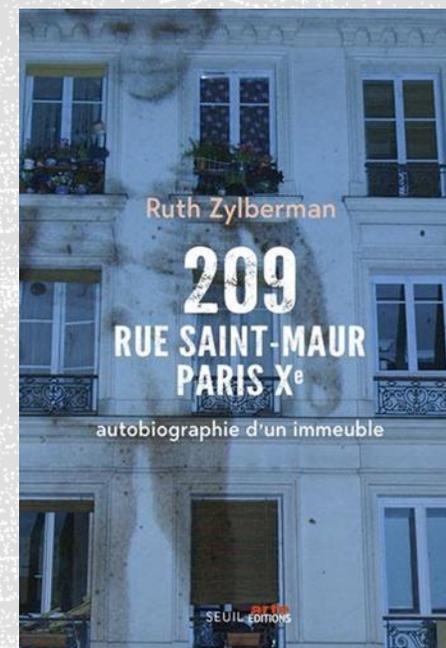


Collectes polyphoniques





Collectes polyphoniques



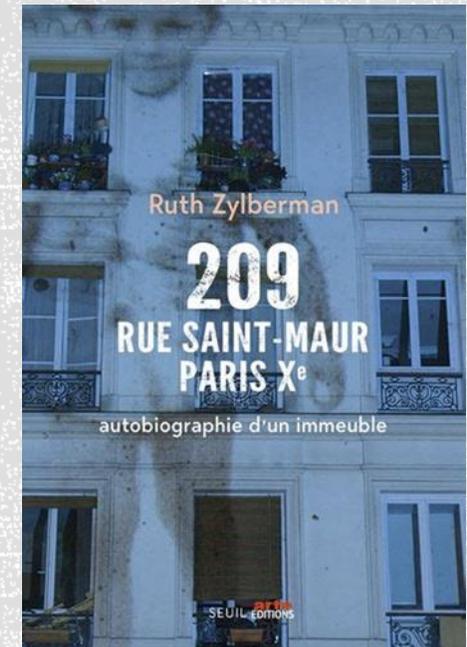
J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources:

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

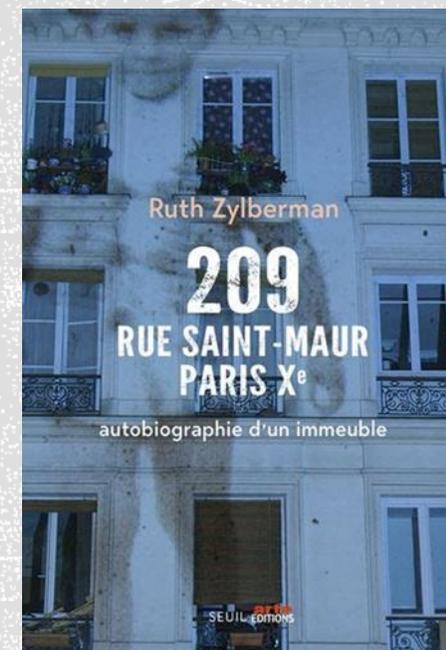
Georges Perec, *Espèces d'espaces*

Collectes polyphoniques



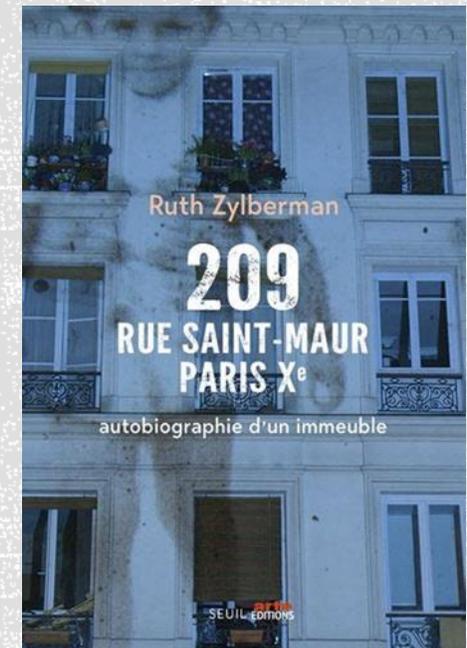
Ça ne laisse pas de traces sur les murs, sur les marches, sur les pavés, ceux qui disparaissent, ceux qui s'enfuient. Et la meurtrissure aussi, l'angoisse pour ceux qui restent, pour ceux qui sortent des cachettes, qui réintègrent les appartements de comprendre qu'il n'y a plus de limite dans la chasse à l'homme. Nul mur, nulle chambre, nul toit qui protégerait. Et les voisins qui ont entendu le « gros bruit » dont parle Berthe, se sont-ils rendormis ? Se sont-ils postés, à moitié cachés aux fenêtres ? Ont-ils vu les dix-huit hommes, femmes et enfants qui traversaient la cour, leur cour ? En ont-ils parlé entre eux ? Quelles traces ça laisse dans les têtes, ceux que l'on a vu disparaître, ceux que l'on a vus s'enfuir ? Sous ce carré de ciel qui surplombe l'immeuble, sous cette voûte de nuages changeants, sur ces pavés, ont-ils été accompagnés dans leur marche, ceux qui disparaissaient, ceux qui s'enfuyaient, par les particules invisibles de ceux qui avaient marché avant eux : les communards en fuite, les ouvriers au chômage, les escrocs, les sténodactylos énamourées, les soldats mobilisés, les maçons, les batteurs d'or, les bijoutiers, les ravaudeuses, les rempailleuses, les boulangers, les écoliers, les finisseuses, les garçons de café, les bouchers, les forgerons, les mécaniciens, les chauffeurs, les miroitiers, les marchands des quatre-saisons, les militants, les amoureux, les candidats au suicide, les bafoués ?

Collectes polyphoniques



Peut-être cette vision d'un « accompagnement invisible » n'est-elle que le reflet de ma propre construction, mon fantasme -au cœur de ce récit- d'un lien protecteur, fraternel, qui existerait entre les vivants -ceux qui les ont précédés et ceux qui les suivront-, tant m'est insupportable -au sens le plus archaïque, infantile, « je ne peux pas le supporter , il me serait impossible de continuer à vivre si j'acceptais d'en prendre la mesure »- la représentation d'une solitude sans recours. Peut-être aussi la direction de mon regard, mon obsession du détail, ma quête désespérée d'exhaustivité obéissent-elles à ce même mouvement : accompagner ceux qui sont venus avant moi, les inscrire (à leur spectre défendant peut-être) dans une succession, une généalogie fraternelle (aussi mince soit-elle : celle d'une adresse) pour tenter, infantile toujours, de lutter a posteriori contre cette solitude, de modifier sa réalité, par le récit que je parviendrai à en faire, par les ramifications vivantes, entre réel et imaginaire, que je tenterai de faire (re)naître.

Collectes polyphoniques



« Je m'appelle Gabriel, j'ai 22 ans. Je m'appelle Sébastien, j'ai 30 ans. Je m'appelle Antoine, j'ai 27 ans. Je m'appelle Frédéric, j'ai 36 ans. Je m'appelle Ayhan, j'ai 53 ans. C'était le samedi 24 novembre. C'était le 1er décembre. C'était le 8 décembre. C'était à Bordeaux. C'était à Tours. C'était place Pey-Berland. C'était place Jean-Jaurès. C'était sur le boulevard Roosevelt dans le XVI^e arrondissement. Ça s'est passé le 9 février devant l'Assemblée nationale, à Paris. »

Dans ce livre, pas une phrase n'est de Sophie Divry. Toutes sont issues d'entretiens réalisés entre septembre 2019 et février 2020 avec les cinq manifestants mutilés de la main lors du mouvement des Gilets jaunes. Ils étaient tous droitiers, ils ont tous perdu la main droite. Il travaillait à l'usine, il amarrait des bateaux, ils étaient plombier, étudiant ou apprenti chaudronnier. Un samedi de manifestation, leur main a été arrachée par une grenade bourrée de TNT, et leur vie n'a plus jamais été la même.

Chacun a raconté son histoire à l'autrice, qui en a fait un chœur. Parce que c'est une seule et même histoire, celle de manifestants démembrés alors qu'ils formaient un même corps.

Cinq mains coupées

